

LA REVUE DE L'ÉCRAN

15^{me} Année
TOUS LES
JEUDIS

N° 463 B
15 Janvier 1942
2 francs



MARIANNE
MICHEL

Ciné-club
des AMIS de la
Revue de l'Ecran

Encore une séance très animée, samedi dernier, avec Perchik, de l'Opéra, et Jean Heuzé. Le premier nous raconta très sympathiquement sa carrière et nous parla de ses désirs dans le domaine du cinéma. Malheureusement, ses obligations le forcèrent à nous quitter assez tôt, mais il a promis de revenir et de raconter quelques anecdotes.

Jean Heuzé, en artiste consciencieux et en professeur qui ne l'est pas moins, nous fit connaître son activité pédagogique. La discussion roula une fois de plus sur l'initiation au métier de comédien. Heuzé fut très écouté. Il fournit d'intéressantes indications et rappela maints souvenirs personnels à l'appui de ses théories.

Samedi prochain 17 courant, le Ciné-Club recevra

FRANCIS CARCO
de l'Académie Goncourt

auteur, romancier, poète, cinéaste et comédien

Tous les jours, permanence de 18 h. à 19 h. 30. On reçoit les adhésions nouvelles et ont fourni tous renseignements utiles.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine

Tel. : National 26-82

MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et G. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.

Suisse : 27 Kanongasse, Bale, et 95, rue du Kursaal, Montreux :

1 an : 10 frs suisses, 6 mois : 6 frs ; le numéro 30 centimes.

Etranger U. P. :

1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :

1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille
(Chèques Postaux : A. de MASINI, C. C. 466-62)

SILHOUETTES.

YANA GANI

Si vous rencontrez Yana Gani, la charmante chanteuse indochinoise, ne lui dites surtout pas :

— Chère amie, lorsque vous rentrez à Hanoi, allez voir mes amis qui sont à Shanghai.



Rien n'énerve autant Yana Gani que le manque d'éducation de la plupart des gens de la Métropole dans le domaine colonial.

— Nous faisons partie de l'Empire —

vous dira-t-elle — et nous apprenons à l'école la géographie de la France. Pourquoi connaît-on si peu l'Indochine ?

Et c'est un peu pour mieux faire connaître son pays que Yana Gani diffuse avec tant d'habileté et de charme les chansons qui forment son folklore. Savez-vous comment elle a débuté ? Au radic-crochet ! Parfaitement, au crochet radiophonique du Poste Parisien que dirigeait avant-guerre Jean Delette. Sollicitée par des amis et prenant cela un peu « à la rigolade », elle participa à un de ces concours caricaturisés d'une façon aussi savoureuse par Francis Claude. Elle fut remarquable et remarquable. Jean Delette avait pris l'habitude de repêcher parmi les concurrents du crochet les éléments intéressants qu'il engageait alors pour son cabaret « La Cloche ». Les méchants appelaient ça la *Société de Jean Delette*.

Bref, c'est à « La Cloche » que Yana Gani a réellement débuté. Elle passa ensuite à « La Belle Equipe » et à l'A.B.C. puis chanta à Liège et à Londres. Pendant la guerre, ce fut la « Boîte à Sardines » et après l'exode une grande tournée avec les Comédiens de France et la radio à Marseille, puis de nouveaux tours de chant sur la Côte. C'est là que Michel Dulud l'engagea pour tourner « en attraction » dans *La troisième dalle*. Ce sont là les débuts cinématographiques de Yana Gani. Ils sont parait-il, réussis, mais il faudra attendre encore quelques semaines pour pouvoir juger de visu. En attendant, Yana Gani, la créatrice de *Sérénade Indochinoise*, va faire une tournée en Suisse et en Afrique du Nord.

F.

NOTRE COUVERTURE

MARIANNE MICHEL

Nos Lecteurs connaissent déjà Marianne Michel, la ravissante chanteuse de charme dont nous avons eu maintes fois l'occasion de parler. Aujourd'hui, la Créatrice du *Petit Monsieur Triste* a réalisé un projet qu'elle caressait depuis longtemps : elle a ouvert à Marseille un véritable petit théâtre, *Musique Légère*. Notre collaborateur J. K. Rayn nous a dit lui-même tout le bien qu'il pensait du premier spectacle de ce cabaret-théâtre d'une heureuse formule nouvelle. En ce moment, Marianne Michel a chez elle une attraction de grande classe : Francis Carco.

F.

De la Vertu, certes, mais point trop n'en faut !

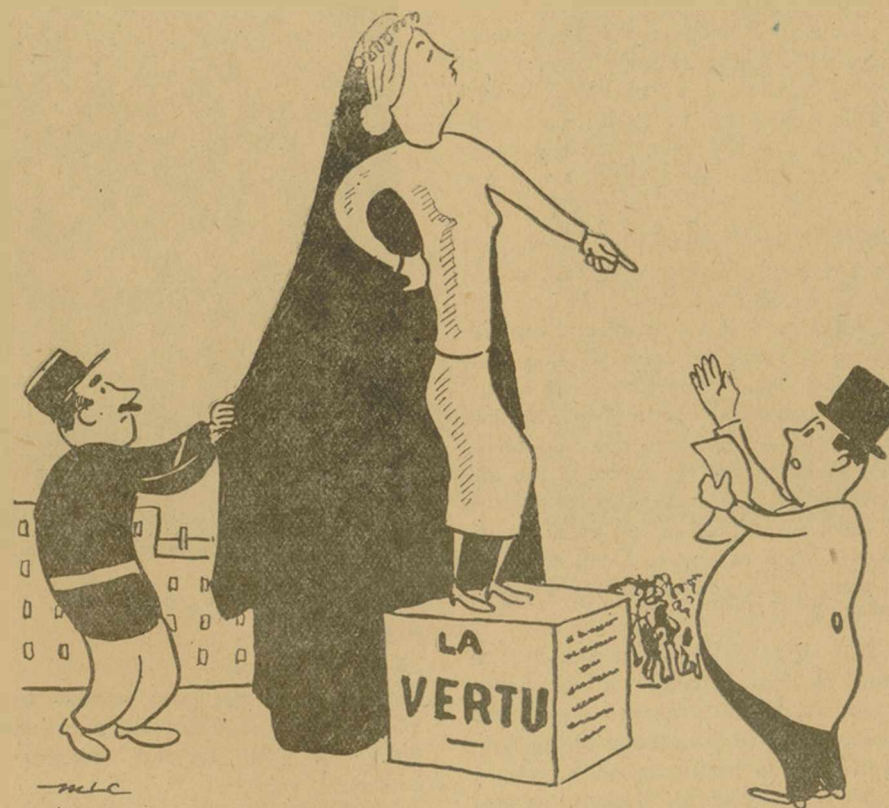
C'est un lieu commun maintenant de dénoncer les sujets sans morale, ou plutôt la morbidesse des sujets traités avant cette guerre par le cinéma français.

Nous fûmes de ceux-là qui prirent position sur la question avant ces néophytes qui, hier encore travaillaient dans cette volontaire faiblesse et brandissent aujourd'hui le drapeau de la vertu. Leur zèle prête à sourire. Réjouissons-nous cependant de leur conversion.

Mais il ne faudrait pas que sous prétexte d'apparaître des anges on fasse la bête. Et bien entendu, il ne s'agit pas de critiquer

J'ose poser en principe que si l'on prétend toucher le public et rehausser son niveau, si l'on veut effacer en lui les tendances de veulerie qui le séduisent si fort, si l'on aspire à lui insuffler des sentiments de noblesse, si l'on espère le distraire, l'amu-

par
GEORGES BOURGUET



telle ou telle véhémence d'attitude de tel ou tel. Il ne s'agit pas de querelles de personne.

Ce qui devient préoccupant c'est de voir la production française se figer dans la médiocrité sous couleur de prôner la vertu.

Celle-ci n'est point figure que l'on rendra vivante par une déficience de l'esprit, mais bien rayonnante si on la sculpte dans le marbre de la réalité humaine.

Ici pour la valeur s'impose la qualité, s'affirme le génie. Bientôt davantage que dans les licences qui ne sont que les faux agréments de la liberté.

ser, le faire rire, il faut délibérément ne tolérer comme étalon de jugement que la grandeur.

Le sirop que l'on verse dans tous les verres sera redouté d'ici peu. La seule idée du sirop fera fuir. Et le cinéma vit avec l'adhésion des foules : il ne vit même que de cette adhésion. Si l'on écœure par trop les spectateurs, si on les déçoit sans cesse, si on les bluffe, n'espérons pas faire durer la fête. Les circonstances extraordinaires passeront et les fauteuils vides témoignent de l'indifférence ou du dégoût du public. Il sera alors trop tard pour réagir.

La vertu que nous aimerions voir triompher n'appelle pas cette mascarade, cette tartufferie que d'aucuns croient nécessaire. Il ne suffit pas, par ailleurs, de se rien connaître aux métiers du cinéma pour s'y installer et commander de façon péremptoire

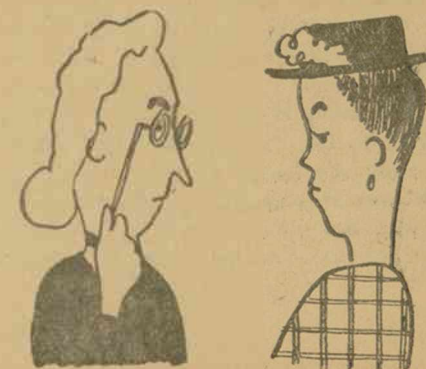
L'incompétence ne doit pas donner à n'importe qui le pas sur l'armure de l'art. La bonne volonté n'est pas un critère et le bon sens demeure chose rare.

Nous pensons indispensable de s'opposer à un réalisme de mauvais aloi dont l'estéticien cachait souvent des dessins inavouables sinon fort clairs. Nous pensons aussi que la force véritable de l'expression cinématographique française réside dans ce réalisme que le roman français a su utiliser et grâce auquel il a dominé les lettres dans le monde.

De grâce, ne tombons pas de Charybde sur ruisseau en Scylla de bergerie. D'autant que les Français savent par expérience que les périodes de bergerie préparent des lendemains de mort.

L'art de l'écran, avec ses contraintes, peut trouver, dans le temps même où nous vivons, l'expression du génie français. Qu'on ne nous fatigue pas de ces libertés sous lesquelles aucune œuvre d'art n'est possible. Je ne sache pas que les écrivains, même alors que *Candide*, ou le *Discours de la méthode* ou *Les Châtiments* s'imprimaient à l'étranger, n'aient pas créé les œuvres qui sont encore les Bibles de l'honnête homme, voire de l'homme tout court. Il reste à nos producteurs de prouver que la France possède ces trésors d'invention, d'art, de talent, par quoi s'affirme la force du sang et la puissance de l'esprit d'un peuple.

Au lieu de gémir sur nos peines et d'excuser nos faiblesses en arguant des difficultés, il s'agit bien de créer cette production des temps nouveaux, dite de la renaissance française, par des preuves, c'est à dire par des films qui justifieront cette appellation.



Je vais vous raconter

CROISEUR SÉBASTOPOL

C'est déjà une vieille histoire, une vieille histoire d'amour, commencée dans le sang et la tragédie. Vous en connaissez les héros, ils sont arrivés, voici quelque vingt deux ans, réfugiés comme tant d'autres Russes blancs aux noms prestigieux.



... le maître d'hôtel du gouverneur avait pris la tête du mouvement révolutionnaire.

Tout, dans l'idylle de Wolgov et de Mania semblait les destiner à un bonheur calme, luxueux, officiel. Le comte Wolgov officier à bord du croiseur « Sebastopol », était fiancé à Mania, la fille du gouverneur. Sur le navire, en rade de Sébastopol, une grande fête a lieu à cette occasion.

Le drame éclate avec d'autant plus de brutalité qu'une paresseuse insouciance n'avait rien laissé prévoir. Dans la soirée, un mot d'ordre est donné, la révolution éclate, elle éclate partout, l'équipage se mutine pendant que les révolutionnaires, en ville, s'emparent des centres importants. Ils sont menés par Wolinsky, le propre maître d'hôtel du gouverneur. Le comte Wolgov a pu s'échapper ; hors de la ville, il reforme un noyau de troupes et organise la résistance. Grâce à Yvan, son ordonnance, il est parvenu à cacher Mania et son père chez la tenancière

d'un beuglant, brave femme sous des allures assez délurées. Le malheureux vieillard terrassé par des événements qu'il n'avait pas même envisagés et qui le dépassent, semble avoir perdu la raison.

Pendant que s'organise la contre-révolution, Wolinsky à qui l'on reproche de n'avoir pas su mener son action à fond, parvient à retrouver Mania et, par elle à tendre un piège à Wolgov. Lorsque celui-ci s'en aperçoit et tente de rejoindre dans les catacombes de Sébastopol, les conjurés qui s'approprient à un coup de main, il est trop tard : ses amis sont arrêtés et se croient trahis par lui.

Lui-même risque d'être pris en essayant une manœuvre désespérée et par miracle s'enfuit encore. Mania, affolée, le croit prisonnier, elle va voir Wolinsky et l'implore. Lui, cynique, profite de la situation, devient violent... lorsque la porte s'ouvre et qu'apparaît le gouverneur. Réveillé de son rêve par les sirènes des bateaux, il s'est levé et, comme un visiteur, est revenu à son ancien palais : il voit son maître d'hôtel, il voit sa fille, la lumière se fait enfin en lui, un revolver est à sa portée. Deux coups de feu éclatent ! Le gouverneur et Wolinsky s'écrulent !

Pendant qu'au palais se déroule ce drame bref, Wolgov, poursuivant son action s'est, avec ses hommes, emparé du croiseur « Sebastopol ». Malheureusement, ils arrivent trop tard, la révolution est installée à Sébastopol et une poignée d'hommes ne peut plus agir. Ils concentrent néanmoins leurs efforts pour sauver les leurs et surtout Mania, radieuse image de leur idéal, radieux espoir de Wolgov qui veut bien, s'il la retrouve, renoncer à tout.

Mania et les conspirateurs sont sauvés. Lorsque le croiseur « Sébastopol » reprend le large, toute idée de lutte est abandonnée. Les deux amoureux partent vers l'avenir, vers des temps nouveaux, essayer de refaire



Mania croyant Wolgov prisonnier, se résigne à voir Boris...

un bonheur sur des bases nouvelles bien différentes de ce qu'ils avaient imaginé naguère. On peut toujours reconstruire un bonheur.

Vous le savez bien vous, qui les avez si souvent rencontrés à Paris, sans vous douter jamais des images d'aventures et de drames qui parfois revenaient hanter leurs souvenirs.

R. de L'ECRAN.

SAMEDI 17 JANVIER, A 18 HEURES

au « CINÉ-CLUB », 45, rue Sainte

FRANCIS CARCO
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

ECHOS D'HOLLYWOOD

LES ENFANTS TERRIBLES

Les parents se désolent souvent à voir grandir trop vite leurs enfants. Sans doute, les imprésarii et les producteurs de cinéma se désolent-ils encore plus à ce sujet quand ils comptent parmi les vedettes qu'ils produisent des enfants tels que Jackie Coogan et Shirley Temple.

Ces enfants ont fait l'admiration du monde et leurs films ont battu tous les records de recette.

Hélas ! du jour où il eut pris de l'âge et troqué la culotte pour le pantalon, le « Kid » ne valut plus rien. On ne lui fait plus guère de publicité qu'à l'occasion de ses fiançailles où des procès pénibles qu'il intente à sa mère. Ruiné, il est devenu un des innombrables figurants qui grouillent dans les bars-automatiques de Los Angeles.

Shirley Temple, elle, n'en est pas, Dieu merci, à ce degré de dénuement, et il est permis de supposer que ses intérêts ont été au contraire bien gérés. Mais il semble que sa fortune soit terminée. Car celle que l'on a appelée « la petite Shirley » dans tous les idiomes du globe met aujourd'hui des bas, paraît dans les soirées mondaines, dans le swing. On dit même qu'elle est fiancée. C'est désastreux ! La Shirley qui babillait, qui trempait ses doigts dans la confiture, qui s'égratignait les genoux en tombant, la Shirley aux boucles blondes retenues par un nœud de soie, la Shirley à l'adorable minois de petite fille est morte. Elle est devenue une jeune fille qui rougit devant un hommage et qui pique des orchidées à son corsage.

Continuera-t-elle à faire du cinéma ? Peut-être. Mais, en admettant même qu'elle réussisse à s'imposer, elle ne fera jamais oublier le charmant bébé qu'elle fut et qui fit sa fortune. Et il est peu probable qu'elle connaisse, grande personne, le succès qu'elle connut enfant. C'est toute une carrière ingrate qu'elle devra recommencer. Et l'on peut douter qu'elle soit désormais encouragée par ceux-là même qui dépensèrent des millions pour elle dès qu'elle eut commencé à balbutier ses premiers mots. *Sic transit...*

Laisant donc Shirley à son premier bal, Hollywood s'est inquiété sans plus tarder de découvrir un nouvel enfant prodige. Ce



Joan Carroll s'amuse à tirer les cheveux de sa gouvernante, Miss Otillie Higgins qui s'évertue à lui apprendre l'arithmétique et l'histoire.

la semble déjà chose faite d'ailleurs. Vous savez déjà tout cela d'ailleurs. Vous savez que le nouvel enfant prodige sera encore, si l'on en croit les publicistes d'Outre-Atlantique, une petite fille. Quelle est-elle celle que l'on propose à notre idolâtrie ?

Elle s'appelle Joan Carrol. Elle est belle, joufflue, gracieuse, expressive, vivante comme Shirley. Aussi bien, paraît-il, a-t-elle été découverte par Jess Ham, l'imprésario qui « sortit » Shirley Temple. Ce type-là vit dans les nurseries.

Joan Carrol faisait un étourdissant numéro de patinage sur glace quand ce veinard de Jess Ham devina en elle une jeune vedette de cinéma. Il lui fit immédiatement signer un contrat. Depuis, elle tourne pour la R.

K. O. et triomphe sur les scènes de Broadway.

Elle est dotée d'une mimique étonnante. Au demeurant, c'est une petite fille espiègle et futée dont les bons mots et les réparties, soigneusement utilisées, font fortune. Sacré Jess Ham !

A quatre ans, elle ne savait pas écrire et il n'y a rien là de bien extraordinaire. Aujourd'hui, pourtant, Mademoiselle donne déjà des autographes et déclare le plus sérieusement du monde à la presse qu'elle entend « arriver ».

Il en eût fallu moins pour que toute l'Amérique l'adorât. Par exemple, qu'elle fit pipi sur la script-girl...

Mario BRUN.



Il veut renouer, par dessus les années, avec le garnement de mon âge ingrat, n'a pas plus sûr moyen que de me mettre en face d'un baïou. Je m'en excuse auprès de ceux de mes lecteurs qui porteraient chevelure au menton, mais la barbe m'a toujours mis en joie. Paul Méranç illustrant le tennis-barbe, Jean Effel qui en est le champion (quinze pour la chèvre, trente pour la pensée) René Clair, obligeant, dans *Le Dernier Milliardaire*, les porteurs de barbe à aller en culotte courte, tous ceux-là ont trouvé en mon cœur un écho enthousiaste. D'ailleurs vous êtes nombreux comme moi, même si vous n'osez pas l'avouer. Les barbus le sentent bien, qui se sont parfois alarmés de perdre du terrain. Il me souvient d'une certaine Ligue pour le port de la barbe, dont les dirigeants couraient, voici quelques années, les maisons d'actualités filmées, dans l'espoir d'être admis à défendre leur thèse, preuves à l'appui. Aucune de ces firmes, à ma connaissance, ne vcutut prêter quelques mètres de sa pellicule et je crois que ce fut un tort, car on nous priva, à n'en pas douter, d'une bien joyeuse démonstration.

Imaginez-vous que, dans cette revue où les plus âgés n'ont pas trop de peine à se rappeler leur âge polisson, nous avons fait une belle collection de barbes cinématographiques. Voulez-vous la voir ?

Mais auparavant, peut-être y a-t-il quelques mots à dire sur la psychologie de la barbe à l'écran. La barbe y est le plus souvent employée pour obtenir un effet comique, un effet de ridicule. C'est un procédé « qui paie » à peu près toujours celui qui l'emploie. On y résiste assez peu pour qu'on l'ait multiplié sans grand effort d'imagination. Ce qui fait qu'il est aujourd'hui un peu galvaudé.



La barbe à laquelle Sacha Guitry fit dire au nom de François Ier, dans *Les Perles de la Couronne*, quelques vers de mirliton bien sentis



La barbe légendaire du « chef à la longue chevelure » de nos jeunes années (James Ellison dans *Une aventure de Buffalo-Bill*)



Mais oui, c'est Fernand était justement dans *Les gaités d'enfance*, pour qu'on ne le rase



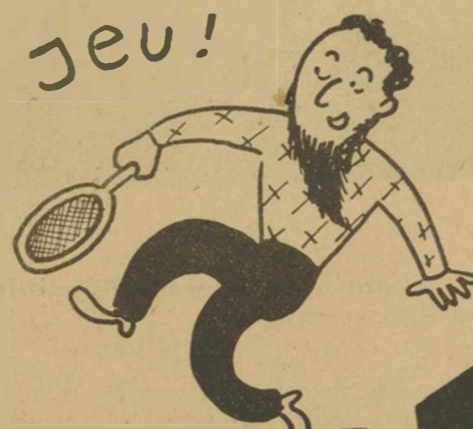
15-30
1-40

A gauche : Le Président Kruger, de Jannings, une évocation digne de son admirable modèle.

A droite : Cette barbe faillit porter malheur à Jules Berry, ou plutôt à son personnage du *Mort en fuite*



TE N N I S BARBE



par
ANDRÉ DE MNI

On l'utilise aussi pour marquer le changement physique d'un individu qui veut rajeunir, se mettre à la page, ou plaire. Ainsi avons-nous eu Fernand Gravey dans *Mister Flow*, René Lefèvre dans *La Femme idéale*, Harry Baur dans *Un Homme en Or*, Emil Jannings dans *Quand la chair succombe*, Lucien Baroux dans *Une gueule en or*, Louis Jouvet, puis Arnaudy dans *Topaze*, Pierre Stephen dans *La Sonnette d'Alarme*, Ferdinand Marian dans *Le Juif Süss*. Il est à noter que cet embellissement se produit toujours dans le sens de la suppression. Jamais encore on n'a vu un personnage revêtir une barbe pour s'avantager, tout au moins dans le même film.

On l'emploie encore d'une manière directe pour donner à un personnage un caractère de dignité, de respectabilité, de sérieux, inspirer de la crainte, parfois séduire (Francen). C'est dans ce cas que sont généralement obtenus les meilleurs effets de comique involontaire. Elle sert aussi comme accessoire situant la nationalité d'un individu : le

Français au cinéma américain ou au Cinéma français.

Peu d'acteurs de cinéma échappé à la barbe, la plupart s'y sont volontairement empêtrés. On peut alors citer un homme ainsi affublé à peu près tout au long d'un film, digne, aimable, ridicule, émouvant ou tragique, qu'il soit alors d'un très grand acteur, d'un simple réalisateur, d'une situation exactement dramatique et souvent des trois fois, qui ne sont pas de trop. L'admirable exemple de Jannings, dans *La Lutte Ho* et son Ohm Kruger, le Gomar immense et espéré de Jacques Dumesnil dans *L'Étoile du Dieu* ; le vénérable et charmant Eternel de Rex Ingram dans *Les Pâturages* et l'immonde Zabeth de Simon

dans *Quai des Brumes*, sont au nombre de ces exceptions devant lesquelles il faut s'incliner bien bas. Et aussi quelques créations de cet étonnant Warner Oland, avant qu'il ne devint Charlie Chan...

Si les réussites volontairement comiques sont nombreuses, les très grands souvenirs ne sont pas légion. Si l'on met à part quelques trouvailles plus ou moins anciennes de Charlie Chaplin qui, pas si bête se contentait d'en affubler ses partenaires, je ne vois guère que la barbe de Buster Keaton dans *Le Figurant* et trois certaines barbes d'aviateurs alignées côte à côte sur le même drap, dans *Nuit à l'Opéra*, et dont on a pu dire que le surréalisme n'avait jamais fait mieux...

Si la place ne m'était pas limitée, j'aurais illustré à votre intention toutes les barbes qui se pressent en ma mémoire, barbes gaies, barbes sentencieuses, barbes provisoires, barbes historiques, barbes mélancoliques : barbe de Fernandel dans *L'Héritier des Mondésir*, celle de Dumesnil et de Larquey dans *L'Em-*



Jacques Dumesnil avec Ginette Leclerc dans *L'Empreinte du Dieu*



François Villon, revu par l'Amérique : après John Barrymore et Dennis King, voici Ronald Colman dans *Le roi des gueux*



Jean Murat dans *Anne-Marie*, une belle barbe

preinte du Dieu, de Maupi dans *L'Arlésienne*, de Tcolout dans *Entente Cordiale*, de Vanni-Marcoux dans *Sans-Famille*, de tous les *Raspoutine* successifs : Nicolai Ma-



Jeu, set et match ! Victor Francen, le roi des barbues

dans *L'île du Docteur Moreau*, *L'Excentrique Ginger Ted*, de Charles Dullin dans *Les Misérables*, de Charles Vanel dans *La brigade sauvage*, *Le Soleil a toujours raison*, de Jean Daurand dans *La nuit merveilleuse*, de Robert Darène dans *Brazza*, de Vincent Hyspa dans *Il est charmant*, *La belle équipe*, *Hercule*; de Pierre Renoir dans *La citadelle du silence*, de Raimu dans *Charlemagne* et *Le Duel*, de Michel Simon dans *Boudu*, *Sous les yeux d'Occident*; de Douglas Fairbanks et d'Errol Flynn dans *Robin des bois*, de Gabrio dans *Les Misérables*, de James Ellisen dans *Buffalo Bill*, de Saturnin Fabre dans *Le récif de corail*, de Paul Masque dans *La Troisième dalle*, de Francen partout, l'unique barbu permanent de l'écran français. L'unique, avec Maxudian tout de même, dont la barbe seule résista un jour que le grand vent d'Afrique dispersait joyeusement sur le Golgotha



Dorville revêtit cette barbe pour son ultime création : le père La Loupe de *L'Enfer des Anges*

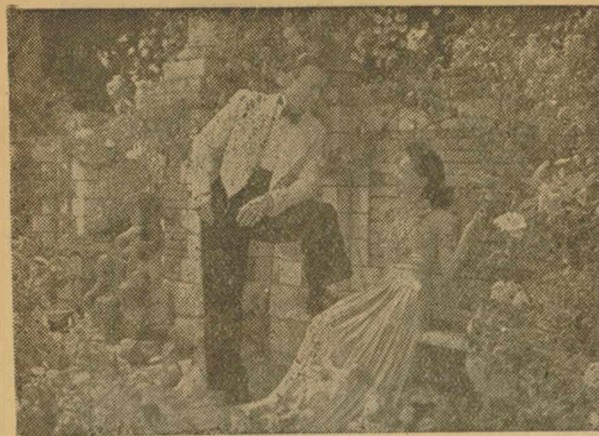


barbes de juifs, barbes de larrons et barbes de centurions.

Voilà notre collection. Elle est longue, sans prétendre être complète. Elle ne tient pas compte des barbues négligeables, mais elle oublie peut-être des barbues éminentes. S'il est admis que M. Tout-le-monde avait plus d'esprit que M. de Voltaire, il doit être également vrai que s'il existe sur le sujet une documentation meilleure que celle de notre revue, ce doit être celle de tous nos lecteurs. Voulez-vous jouer avec nous à ce petit jeu ? Envoyez-nous chacun une barbe nouvelle. Un jour, à la Noël prochaine par exemple, nous vous en rendrons cent !



LA CRITIQUE



Andrex et Louise Carletti dans *Le Club des Soupirants*

LE CLUB DES SOUPIRANTS.

Etant donné quarante jeunes gens qui totalisent cinq millions de dettes, réunissez en consortium leurs créanciers, avancez encore deux millions pour la fondation, l'entretien et l'entraînement d'un club des Soupirants qui lancera toute cette jeunesse à l'assaut d'une riche héritière, obtenez de chacun l'engagement — s'il est l'heureux élu — de verser dix millions au consortium, il vous restera, si l'opération réussit, deux millions de bénéfices pour le groupe des créanciers, et pour vous les éléments d'un excellent film loufoque.

Et de fait, l'histoire imaginée par l'auteur de *La Jument verte* et réalisée par Maurice Gleize, démarre dans une atmosphère de loufoquerie, qui se développe dans toute la première moitié du film, suivant — à distance respectueuse certes — les traditions américaines du genre, et qui nous remet en mémoire, probablement à cause de Max Dearly, *L'amour et la veine*, qui fut une des rares réussites françaises du genre.

Malheureusement, la seconde partie manque de souffle et ne s'apparente plus qu'à un « Fernandel », honnête certes, mais courant. Et il en sera ainsi, tant que dans le film français, la recherche et la mise au point des « gags » ne sera pas pratiquée d'une manière — si j'ose dire — industrielle, par des spécialistes, comme dans les films américains. Mais enfin, le film est réalisé consciencieusement, avec des moyens suffisants, dans des décors agréables ; il demeure d'une tenue irréprochable et Fernandel l'aide à terminer sur sa lancée.

Ici, en l'attente du miracle approximativement biennal, à la faveur duquel on se souvient qu'il est un très grand acteur, le 41e soupirant fait très convenablement son petit travail et chante trois ou quatre chansons, qui ont plu ou plairont à ses admirateurs.

Mais pour nous, la joie du film est plutôt Saturnin Fabre qui, en pleine verve, nous donne une ébouriffante image de chef de famille doucement timbré. Et aussi Max Dearly, qui apporte grande allure au per-

sonnage du Prince Nirvanoff, grand séducteur pressenti pour l'éducation amoureuse des membres du Club, qui distribue ses références (conquêtes, mariages, divorces, millions de dot engloutis) en de luxueuses brochures illustrées en plusieurs langues, qu'il accompagne d'un beniment de camelot, sans perdre une once de sa distinction.

Les autres sont Louise Carletti, qui est spontanée, charmante, fait quelques acrobaties et n'ajoute rien à sa gloire naissante ; Annie France, qui est neutre, Colette Darfeuil, Marcel Vallée, Andrex, etc., contre lesquels il n'y a rien à dire.

A. M.

MÉNAGE MODERNE.

La gentille Maria Kelemen est employée à la banque Bordon. Elle adore son travail et aussi un certain Paul Banky avec lequel tous les malheurs vont arrivés. Paul épouse Maria un beau jour, après lui avoir promis de lui laisser toute liberté au sujet de son travail. Mais les affaires se gâtent. Paul est licencié de son bureau. Désormais Maria assure la vie matérielle du ménage. Son mari, vexé, travaille à la cuisine et à l'entretien de la maison. Il essaie de pren-

dre les événements avec sérénité et compte régulièrement le linge que la blanchisseuse apporte. A la banque, Maria est courtisée par le Directeur. La crainte d'être elle aussi renvoyée, comme étant mariée, lui a fait cacher à tout le monde son union avec Paul. Hélas, tout finit par se savoir ! Paul « rentre chez sa mère » et Maria reste seule. Mais il revient, puis il repart. Ils se brouillent et se réconcilient alternativement. Enfin, un jour, Paul commet une étourderie qui devient par un hasard miraculeux, une preuve de son flair étonnant. Tout est bien qui finit bien. Maria a enfin compris le slogan « la femme au foyer », elle abandonne la banque pour se consacrer toute entière et sans réserves au raccommodage...

Il faut bien dire que la mise en scène de Paul Martin est très souvent amusante, mais d'une extrême facilité. La presque totalité du film bénéficie d'éclairages malheureux pour Lilian Harvey. L'histoire gentille, sans prétention, manque vraiment un peu trop d'étoffe. C'est un simple prétexte pour utiliser le couple Harvey-Fritsch.

De plus en plus mince (mais est-ce de la minceur ?) Lilian Harvey incarne Maria tandis que l'athlétique Willy Fritsch joue Paul Banky. Ni l'un ni l'autre n'ont l'air de prendre cette histoire au sérieux et on ne saurait leur en vouloir. Il y a encore Georg Alexander, Léo Slezak, Rudolf Platte qui ne manquent pas de saveur...

G. G.



Lilian Harvey et Willy Fritsch *Ménage moderne*

ROMANCE DE PARIS.

La meilleure manière de placer un chanteur dans un film, c'est de raconter à quelques variantes près, l'histoire d'un chanteur en tissant de la faire chanter dans la rue au début et dans un splendide music-hall à la fin. Généralement, lorsqu'on a voulu s'écarter de cette sacro-sainte donnée, on s'est cassé la figure. Charles Trénet le sait bien et Jean Boyer aussi. Alors cette fois on a respecté les règles, il y a eu la rue, l'accordéon, les spectateurs « surpris en allant au travail » qui oublient l'heure et dodelinent de la tête pour montrer combien le rythme les pénètre, il y a aussi le cabaret genre beuglant et enfin le super-chic music-hall avec des girls peu vêtues et un orchestre comme ça ! et quand même dans la salle des gens — mais des autres — qui dodelinent de la tête.

Romance de Paris est donc un film parfaitement réussi, il réalise exactement ce que l'on a cherché, il y a aussi devant l'écran des gens qui dodelinent de la tête et comme Trénet ne chante qu'une chanson (mais alors il ne s'en prive pas !) les mêmes gens s'en vont chez eux, se déshabillent et se couchent en fredonnant : « C'est la romance de Paris, c'est... »

Il faut dire d'ailleurs que Trénet joue très convenablement et très consciencieusement la comédie. Il ne manque pas de qualités puisqu'il fait vraiment semblant de trouver Jacqueline Porel plaisante !

Une gosse qui a grandi...

LOUISE CARLETTI

On se souvient de cette légende de dessin où l'on voyait une dame demander à une domestique : « Vous connaissez bien les enfants ? » et l'autre de répondre : « Vous pensez, j'ai été enfant moi-même ! » On riait en trouvant ça idiot comme il se doit et pourtant cette boutade contenait quelque chose d'assez réel quoique inexplicable :

Sylvie est une maman un peu mélo, mais tout le film est un doux mélo, elle est donc dans la note. Alerme et Jean Tissier donnent à tout cela le relief de leur présence et pour accuser encore ce relief Pasquali et Le Vigan chargent leurs rôles : Yvette Lebon a une drôle de coiffure et pas de veine dans cette histoire. On voit par ci par là, pas mal de jolies filles qui, sous prétexte de music-hall sont peu habillées, c'est toujours un élément agréable et puis : « C'est la Romance de Paris... »

R. M. ARLAUD.

UNE FEMME DANS LA NUIT.

Tout arrive. Voici, enfin, le premier résultat sérieux du cinéma français en zone libre. Certes, il ne s'agit pas d'un chef-d'œuvre, mais d'un travail honnête, sérieux, pétri de conscience et de bonne volonté.

C'est la nuit, une femme, Denise Lorin, tombe évanouie et blessée devant la porte d'un docteur : François Rousseau. Cette jeune femme, une actrice, cherche à s'évader de son milieu. Elle est mariée à un cabot, un certain Armand Leroy, fléau de la troupe théâtrale dont ils sont les vedettes. Evidemment Denise et François tomberont amoureux l'un de l'autre ; évidemment Armand Leroy et le passé se mettront en travers. Mais tout finira bien : la mort d'Armand arrangera bien des choses et dégagera l'avenir.

Il est des êtres, la plupart en somme qui n'ont aucun rapport visible avec leur enfance ; ils sont un jour devenu « grande personne » et n'ont que des souvenirs communs avec quelqu'un du même nom qui était « enfant ».

Louise Carletti est un cas d'une enfant qui a grandi, il est vrai, qu'à cause de cela elle ne sera peut-être jamais tout à fait une grande personne. Il faut forcément qu'elle joue des rôles, tous les rôles, des jeunes filles comme les autres, elle est charmante, elle est jolie, elle a des yeux immenses, on est ravi, mais il reste toujours une sorte de regret et ses grandes réussites seront probablement toujours celles où l'histoire prolonge celle de la petite fille que l'on sent toute proche juste au bord de l'écran. Ce fut le secret peut-être de ses premiers succès, Louis Daquin l'a compris en la mettant au milieu des autres avec cet autre « garçon qui a grandi » : Gilbert Gil. Couple plus que jeune, couple surtout qui n'a pas rompu le fil avec la vie des gosses, c'est si rare !

M. R.



Viviane Romance et Georges Flamant dans Une femme dans la nuit

Le sujet, en lui-même ne manque pas d'attraits. Cette troupe de comédiens, aigris, bluffeurs, esclaves de leur cabotinage, erre d'un bout à l'autre du film avec toute la vérité souhaitable. Déclassés, parce qu'ayant joué tout le répertoire, ils ne se reconnaissent aucun état-civil si ce n'est celui que leur attribue le texte ; déclassés parce qu'ils n'ont pu faire de leur vocation un métier qu'on quitte à heures fixes. Dangereux métier vraiment que celui de comédien qui enlève toute personnalité à celui qui le pratique, dangereux mais magnifique puisqu'il gratifie d'une vie merveilleuse chaque fois que le rideau se lève. J'ai regretté cependant que l'on ait fait des concessions au mélodrame et à la facilité. Peut-être eut-il été préférable que Denise Lorin, éprise d'un docteur n'ait aucune expérience médicale. Il se trouve qu'elle possède un diplôme d'infirmière. On aurait pu souhaiter, également, que son métier de comédienne l'ait davantage imprégnée. Il n'en est rien. D'une façon générale on a représenté le théâtre comme une maladie curable mais comme une maladie. C'est un peu amer et sans doute inexact.

Quoi qu'il en soit, le film est bien fait. E. T. Gréville l'a mis en scène d'une manière sobre mais éloquente. Seul le dialogue pêche par sa platitude et ses lieux communs.

Viviane Romance, toujours aussi belle, joue avec beaucoup de talent le rôle de Denise Lorin. On la sent désireuse de faire quelque chose de bien et elle y réussit admirablement. Georges Flamant est odieux, comme le demandait le rôle. Claude Dauphin est bien mais sans plus. On a l'impression qu'il se moque du public. C'est extrêmement déplaisant. Mais la vedette du film, c'est Henry Guisol : amnésique et asthmatique, il crève l'écran. Chacun de ses apparitions apporte à la seconde où elle était nécessaire, la note exacte de son personnage. Andrex, en grand progrès, est excellent. Marion Malville est ravissante. J'ai beaucoup moins aimé Pierre Stéphen, Lysiane Rey et surtout Félix Oudart.

G. G.



NOUVELLES DE PARTOUT

— Janine Darcey, Félix Oudart, Georges Lannes et René Anspère ont joué *L'abbé Constantin* au théâtre de Monte-Carlo.

— Walter Rapps va réaliser *La Huitième d'Acacia* de Germaine Acremant avec Albert Préjean et Blanche Brunoy.

— Il paraît que Maurice de Canonge va enfin pouvoir tourner *Le Chant du Guadalupe* en double version, espagnole et française, avec Albert Préjean. Le scénario est de Joseph Peyre.

— Serge Lilar et Alexandre Viallet vont bientôt réaliser un documentaire qui sera l'illustration de l'histoire de la danse. Ce film intitulé *Symphonie en Blanc*, sera commenté par Denis d'Inès.

— Albert Willemetz a écrit le scénario du prochain film d'Elvire Popesco et Henry Garai *Fou d'Amour* pour lequel Franz Lehar a composé une musique spéciale.

— J. K. Raymond-Millet a enregistré à Marseille la musique de son film sur Toulouse, la partition est de Georges Derivaux, le texte du commentaire a été enregistré par Jean Toscani.

CHIRURGIEN-DENTISTE
2, Rue de la Darbo
Prix modérés
réparations en urgence
Travaux Or, Argent, Vitrail
Assurances Sociales

PETITE AVENTURE

« Candide » raconte :

« Avec Fernand Gravey et Michèle Preste, Marcel L'Herbier tourne qu'on y tournerait pendant ceux *La Nuit Fantastique*. Le début du film se passe aux Italiens. Consécutifs, le metteur en scène décide qu'on y tournerait pendant deux ou trois nuits. Il acheta et rassembla non sans peine, quelques cageots de légumes pour donner plus de vérité à certaines scènes, et tout se passa bien la première nuit.

Mais quand L'Herbier et ses acteurs voulurent, le lendemain soir, poursuivre leur travail et remettre tout en place, ils s'aperçurent que cageots et légumes avaient disparu, malgré les précautions prises pour mettre à l'abri ces accessoires précieux, plus précieux sans doute encore pour certains marchands et n'avaient pas eu la patience d'attendre que les scènes fussent terminées.

Et L'Herbier ne retourna plus aux Halles. »

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risques de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
81, rue Paradis, 81 - Marseille
Tél. : D. 50-93

— Henry Guisol est revenu de Suisse, mais il n'a pas terminé son rôle dans *Une femme disparaît*. Il retournera à Bâle pour terminer, mais avant il sera un des principaux interprètes, à Paris, du film d'O. P. Gilbert *Le journal tombe à 5 heures*. A Lausanne, Guisol a joué *La vie est belle* de Marcel Achard.

— Après avoir passé en tour de chant à Marseille et à Mogève Gisèle Allée va partir en tournée théâtrale, la première de sa carrière.

— André-Paul Antoine a l'intention de réaliser lui-même son scénario *Métier de Femme* dont l'action se passe à Grasse. Les prises de vues auront lieu à Rome et l'auteur prévoit une distribution sensationnelle qui comprendrait, paraît-il, Viviane Romance et Edwige Feuillère, Charles Vanel et Fernand Gravey.

— Louis Galey, délégué du Gouvernement auprès de l'industrie cinématographique, est arrivé à Nice pour régler des problèmes se rapportant à la production.

— Jack Dempsey s'est engagé dans l'armée américaine comme simple soldat.

— On attend pour bientôt le retour de Charles Vanel qui se trouve actuellement au Dahomey. Vanel devra immédiatement commencer son rôle dans *Les Itouquevillards*.

— A Nice, on dit que les femmes auront encore le temps de fêter longtemps avant que ne commence la réalisation du film *Les femmes ne mentent jamais*.

— Louis Lumière a déclaré qu'il pensait trouver au plus tard dans quelques semaines un procédé de cinéma en relief sans lunettes.

— Germaine Montero a subi une très grave intervention chirurgicale. Elle se trouve en ce moment en convalescence en Suisse. Il paraît qu'elle reviendra en France au mois de février.

— Charles Trénet a écrit un scénario qui est tellement loufoque que les producteurs parisiens ont refusé de le tourner. Trénet cherche maintenant à placer son œuvre sur la Côte.

— Nous aurons bientôt de nouveaux dessins animés français, ceux que Casserain va réaliser pour Pierre Collard.

COUPURES DE PRESSE

Dans *Le Petit Journal*, Roger Vercol, l'auteur de *Remorques* écrit sous le titre *Films pour grandes Personnes* :

On lit désormais, sous les réclames cinématographiques : « Ce film est interdit aux enfants de moins de seize ans ». L'accès du Marivaux, à Paris, ou passe récent de *Jeunesse*, celui du Normandie où l'on projette *Le prix au silence* se trouvent ainsi réservés aux plus de seize ans, puisqu'il est convenu que cet âge forme frontière entre l'adolescence et la jeunesse. Il en va de même de l'entrée du Français et du Biarritz où *Double Remorques*.

Il était peu de mesures plus urgentes à prendre. Rien n'était vraiment plus dégoûté que de voir assis péle-mêle, devant un écran, enfants, femmes et hommes cherchant la même pâture. La censure française est maintenant décidée à faire deux parts des films, sinon trois : ceux, et ce sera les moins nombreux, du moins jusqu'à ce que le cinéma ait changé de tendance, qui pourront être vus par tous, les autres qui seront interdits aux moins de seize ans, et même aux moins de dix-huit ans. On peut s'attendre à ce que ce lot soit au moins le double du premier.

C'est qu'il ne faut pas se méprendre sur le sens de cette interdiction. Il ne s'agit pas de défendre l'enfance contre des productions indécentes ou cyniques : la quantité même des films frappés d'interdit, les lieux où ils sont projetés, et qui sont les premiers ennemis parisiens, écartent, de toute évidence, une pareille interprétation.

Mais le laisser-aller français sévissait la comme ailleurs. Plutôt que de se priver de cinéma, le père et la mère de famille emmenaient tranquillement leurs garçons ou leurs filles voir tel film de passion qu'ils savaient pertinemment ne point leur convenir. Ce ne sera plus possible désormais, et dussent certaines habitudes en souffrir, ce sera fort bien fait ainsi.

Avez-vous réfléchi, en effet, que telle lecture, telles images, sans danger pour des personnes averties qui peuvent toujours les corriger par leur expérience personnelle, ou les juger à la lumière de principes solides et confirmés, peuvent tourner des têtes encore fragiles, leur donner de la vie une image romanesque, c'est-à-dire délibérément faussée ?

PEINTURE
DECORATION
ADY
THEATRES APPARTEMENTS SALLES
ATLÈS 192, Rue de la Jolande
BUREAU : 2, Rue Vincent-Ladurie
TEL. C. 1484 MARSEILLE

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

Bientôt :

3 Nouvelles Séries
DE PHOTOS D'ARTISTES

Pour bien connaître la France
PROCUREZ-VOUS LES
VISIONS de FRANCE
30 VOLUMES PARUS
chez votre libraire
ou chez l'éditeur
G. L. ARLAUD
3, Place Meissonnier, 3
LYON

Georges GOIFFON et WARET
51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

EN SUISSE.

Activité de la Nordisk

La Nordisk Film, dont nous avons signalé il y a quelque temps l'ouverture de nouveaux bureaux à Genève, vient de créer un service de presse et d'information cinématographique qui sera sans doute fort bien accueilli.

En effet, le rôle de la presse, dans le domaine du cinéma, en Suisse, n'est malheureusement pas encore apprécié à sa juste valeur, et trop de maisons persistent à juger très imparfaitement l'effort des revues spécialisées et même des quotidiens qui, en dépit des temps actuels, consacrent encore des colonnes au cinéma.

Voilà pourquoi nous saluons avec plaisir le nouveau service de presse de la Nordisk Film, qui touchera les distributeurs suivants: Nordisk, Tobis, Neue Interna et Pandera.

Dès le mois de janvier, la Nordisk annonce, pour la Suisse romande de grands films, dont certains connaissent déjà un très

grand succès dans les salles de Suisse allemande.

Le morceau de choix est incontestablement le nouveau *Marie Stuart*, de Carl Frohlich, avec la très belle Zarah Leander. Cette dernière est d'ailleurs la vedette d'une autre production, qui retrace la vie émouvante de la grande cantatrice italienne Antonia Corvelli. Deux grandes reconstitutions historiques, auxquelles viendra encore s'ajouter une réalisation charmante et fine, *La Danse avec l'Empereur*.

Un hommage à la musique sera ensuite rendu par la Nordisk, qui distribuera en Suisse romande *Le musicien errant*, film consacré au grand musicien Friedemann Bach, fils du grand Jean Sébastien Bach. Les interprètes de cette bande sont Gustaf Grundgens, Lotte Koch et Leny Marenbach.

La Continental de Paris ne pouvait en rester sur le succès acquis avec *Premier*

rendez-vous, le film de Danielle Darrieux. Elle annonce toujours par l'entremise de la Nordisk, *Le dernier des six*, *Le Club des Soupirants*, auquel Fernandel vient de faire une excellente publicité par sa récente tournée en Suisse romande, et *Péchés de jeunesse* avec Harry Baur.

La Tobis, elle, a présenté récemment à Genève, *L'assassinat du Père Noël* qui y remporta un succès que l'on peut sans exagération qualifier de magistral. Un succès chassant l'autre, elle annonce maintenant *Hymne à la neige*, avec Luis Trenker, le grand spécialiste de ce genre de films, *Cœur immortel* et *Le Grand Roi*, respectivement avec Heinrich George et Gustav Frohlich.

Ainsi que l'on peut le constater par l'exposé ci-dessus, les amateurs de cinéma seront très sollicités en Suisse par les compagnies distributrices de films allemands. Mais, après avoir vu les efforts italiens et allemands en Suisse, nous nous attarderons, dans un prochain numéro, à l'effort français qui, pour être peut-être moins important, n'en est pas moins réel et montre bien la ferme volonté de redressement d'un pays auquel la Suisse doit tant au point de vue culturel.

Charles DUCARRE.



Olivier B. à Alger. — Nous poserons cette question à Janine Darcey dès que nous la verrons. Dans *La Neige sur les Pas*, vous verrez la petite Roberte Arnaud, une découverte de Bethomieu. Il y a plusieurs années que Lily Damita et Errol Flynn sont mariés.

H. D. à Oran. — Nous sommes d'accord. Pierre Renoir est un excellent acteur. Malheureusement, nous ne pouvons vous donner sa photo. Patientez, il figurera peut-être un jour dans notre collection de photos d'artistes.

G. P. à Marseille. — Vous verrez certainement Réda-Caire dans une scène d'attraction de *Six Petites Filles en Blanc* d'Yvan Noé, *L'Enfant de Minuit* et *Le Match au Bonheur* sont des projets sérieux mais leur réalisation dépend des circonstances.

M. César à Tunis. — Veuillez lire la réponse précédente en ce qui concerne Réda-Caire. Notre Revue paraît très régulièrement, ce sont les vicissitudes des transports qui font que le journal vous parvient en retard.

A. M. à Ollioules. — Merci de vos encouragements mais tranquillisez-vous : la rubrique « cinéma d'amateur » n'est pas supprimée, des questions d'ordre intérieur nous ont obligés de la suspendre tout à fait momentanément, elle va reprendre sous peu et il est dans nos projets de la développer. En tout cas vos suggestions à ce sujet seront toujours les bienvenues.

Marius L. à Clermont-Ferrand. — Abel Gance voyage constamment et d'ailleurs même pour une question d'extrême urgence, il ne nous est pas possible de donner d'adresse, nous transmettons par contre les lettres affranchies qui nous sont remises.

Pierrette M. Lyon. — La seule chose que nous voudrions pouvoir faire pour vous, ce serait de vous faire renoncer à des rêves qui ne vous attireront que des déceptions. Lisez des œuvres classiques, apprenez à les comprendre et dans quatre ou cinq ans vous verrez si vous avez toujours le même projet, vous pourrez alors, mais à ce moment seulement envisager nos

pas de « débiter » mais d'aller dans des cours qui nous espérons seront sérieusement organisés à cette époque pour y apprendre le métier de comédien. Si vous n'avez pas le courage d'attendre et de suivre cette filière, renoncez tout de suite et rêvez plutôt au Prince Charmant, c'est de votre âge, c'est plus normal... ce qui ne veut pas dire que cela ne vous réserve aussi quelques chagrins, mais pas les mêmes.

D. D. à Blida. — Notre réponse arrivera peu après votre retour là-bas. Nous comprenons vos difficultés; en tout cas vous commencez par le bon bout puisque vous prévoyez avant de vous emballer de suivre des cours et d'apprendre votre métier. Cela peut toujours si l'idée n'est pas assez fortement ancrée en vous, faciliter un détachement, sinon... vous verrez bien. Il est évident que vous allez avoir dépassé la limite d'âge pour le conservatoire. Nous ne croyons pas que le cours dont vous nous parlez puisse vous aider beaucoup mais soit à Paris, soit à Nice, des organisations plus sérieuses se créent, d'ici le moment où vous serez libre, elles seront probablement au point. Mais attention ! Vous savez que ce sera très dur, que c'est un métier parfois aussi obscur que celui d'ajusteur et que vous regretterez peut-être de vous être embarqué dans une galère pareille. Il vaut mieux voir les étoiles au ciel !

Jean B. à Chamalières. — Marcel Pagnol a édité tous ses films dans sa collection, mais les éditions sont souvent épuisées. Les autres réalisateurs n'éditent pas les scénarios, mais en édite souvent les films sous forme de romans. *Premier Rendez-vous* n'a pas paru sous cette forme.

Jacques P. à Alger. — L'artiste que vous cherchez est Florence Marly. Elle se trouve actuellement à Lisbonne. Dans *La Règle du Jeu* vous avez pu voir Nora Grégor, Roland Toutain, Jean Renoir, Marcel Dalio, Pauline Duvost, Julien Carette, Milla Parély, Gaston Molot, Pierre Nay, Pierre Magnier, etc. Georges Flamant n'est pas marié avec Viviane Romano.

Lucien B. à Perpignan. — Pour adhérer au Club des amis de la Revue de l'Écran, il faut: aimer le cinéma; verser dix francs par mois si l'on n'est pas abonné (cinq dans le cas contraire)... mais l'essentiel du club ce sont les séances, il ne vous donne aucun autre avantage, comment voulez-vous en faire partie à distance ?

Thérèse A. — Notre confrère Maurice Bessy est chargé des rapports avec la Presse à la Société Tobis à Paris. Il est marié avec la jeune artiste Florence Wells qui joue maintenant sous le nom de Florence Bessy.

J. G. à Narbonne. — Lettre transmise.

ARTISTES ! REALISATEURS ! TECHNICIENS !

Faites nous connaître votre résidence. Informez-nous de vos changements d'adresse. Peut-être une lettre urgente vous attend-elle en nos bureaux. Notre discrétion est assurée : Nous ne donnons jamais d'adresse sans autorisation formelle de l'intéressé.

Le Gérant: A. DE MARINI
IMDT. MISTRAL - CAVAILLO